ANNIE D'AVRIL

I

La beauté d'Annie égayait de bonne heure la tranquille solitude du frais jardin boisé. Levée avec l'aurore, la jeune fille semblait s'éclore elle-même parmi l'éveil des fleurs. Quelque chose de commun entre leurs grâces avivait à la fois leur douceur délicate. L'aurore naissante, semblait-il, les animait avec la même tendresse. Il y avait quelque rapport dans l'épanouissement pareil de leur avril. Tout, autour d'elles, se propageait en joie de rires et de parfums. Le petit jardin étroit s'éclairait de leur bonheur printanier et tout rustique. Annie et les violettes, Annie et les pensées, Annie et les roses frêles, s'épanouissaient, chaque matin, à l'ombre des pousses nouvelles, leur caprice folâtre et juvénile.

Il n'était pas jusqu'au très vieux logis qui ne s'en trouvât animé de fugitives lumières, les minces volets verts claquant aux murailles peintes de chaux, les tuiles rosées offrant sous les verdures la teinte saumon de leur éclat, jusqu'aux haies de troènes et d'aubépines, semblaient le simple et harmonieux décor convenant à la retraite de la jeune fille.

Un peu plus loin, c'étaient la voie ferrée, les rails, les fils tremblants du télégraphe, la rude et silencieuse tranchée du chemin de fer dans les bois.

Parfois, Annie se haussait contre la haie, curieuse du bruit sonore. Des signaux éclatants se croisaient, puis un bruit sourd. Et la locomotive paraissait, crachant de la suie, de la fumée, et, à sa suite, l'interminable chaîne des wagons pleins. Des faces de voyageurs, curieuses, se penchaient.

La fille du garde-barrière, elle, tranquille et douce, regardait toute songeuse, s'enfuir le monstre énorme, son fichu écarlate palpitant au dos, sa silhouette délicate se profilant contre la verdure, elle élevait un drapeau rouillé, pareille, dans cette posture, à quelque énigmatique et frêle protectrice des voyageurs.

Parfois, un bruit traînant de pas écartait les petites pierres du sentier derrière elle ; alors, toute souriante, elle se retournait en disant, avec douceur :

—Père cette nuit fraîche a dû vous fatiguer beaucoup. Reposez-vous donc un peu. Je suis là, à mon tour, vigilante aux signaux.

Le vieillard hochait la tête sans répondre, poussait le battant de la porte et rentrait devant l'âtre. Il y trouvait toujours la bonne tasse de lait chaud qu'Annie y avait laissée à son intention, le pain beurré et la cruche de cidre. Il s'attablait devant ce repas avec satisfaction, tout égayé de la frugale et saine saveur du déjeuner de campagne. On entendait à travers les cloisons le cliquetis de métal des aiguilles télégraphiques mêlé au gazouillis des oiseaux, aux glousements des poules, à la brise.

Le père Vincent se trouvait heureux.

Souvent, ayant achevé son repas, avant d'étendre ses membres lassés sur le vieux lit, il avançait vers la croisée, écartait de sa main le petit rideau mince et contemplait Annie.

Le vieux garde-barrière demeurait là pendant de longues minutes. Parfois de lourdes charrettes de bois, des voitures attelées d'ânes, des paysannes, de petits enfants traversaient le passage à niveau. Le père Vincent ne les voyait pas ; toute son attention se concentrait sur Annie.

Annie était en effet le seul bonheur réchauffant du vieil homme. Ce n'était ce pas à son intention qu'il cultivait si anxieusement les fleurs et les fruits du jardin : pour elle aussi qu'il apprenait à siffler au merle captif dans sa prison d'osier ; pour elle qu'enfin il allait chaque jeudi au grand marché du bourg afin d'en rapporter quelque colifichet, quelque mouchoir, quelque dentelle susceptible de causer toute la joie de la jeune fille ? Annie était son unique raison de vie, sa fortune sur la terre, sa seule sécurité au monde. La pensée ne lui était jamais venue qu'il eût un jour à s'en séparer, à la livrer à un autre, à rester seul, tout seul, vieil hôte du jeune jardin.

Le père Vincent n'envisageait jamais ces choses plus loin que son bonheur. Il se complaisait ainsi dans la certitude du bien-être. Il lui plaisait de la sorte d'admirer ainsi Annie, entre les fleurs des bois. Et, parvenu déjà au déclin d'une existence avancée il semblait ne pas prévoir de versant aride sur l'autre côté de la colline de vie.

Mais à mesure que les vieillards avancent vers la mort, les jeunes gens avancent vers l'amour,— et c'est souvent à l'heure la plus sombre de ceux qui s'en vont que s'éclaire et s'illumine toute l'espérance passionnée de ceux qui arrivent.

II

Annie avait à peine vingt ans.

Cet avril, avec sa grâce ensoleillée, ses aromes champêtres, son charme nouveau, semblait son jeune frère. Elle s'y alanguissait avec les pousses naissantes. Quelque chose de fragile et de mystérieux la fiançait, ainsi aux choses du bois. Oui, Annie était la petite sœur des jeunes pousses. Une sève aussi féconde que celle qui gonflait la poitrine de l'enfant avivait d'émeraude les branches des grands ormes, des chênes, des hauts pins de la forêt.

Bien souvent déjà, Annie, regardant les oiseaux du ciel, les petites hirondelles au plumage lustré, avait rêvé de voyage au delà du vieux bois. Elle pensait au chemin de fer qui passait rapide. Un monde inconnu de féerie et de prestige s'illuminait pour elle, dans l'imaginatif royaume qu'elle devinait loin, bien loin, au bout des lieues nombreuses des rails. Cela, pourtant, ne devait point encore être aussi lointain que ces contrées vivaces et douces d'où les hirondelles venaient.

Annie s'était entretenue de ces choses bien souvent avec le père Vincent, et, toujours, le vieillard, anxieux de ces tentations qui eussent pu attirer Annie ailleurs, avait nié résolument cette splendeur des grandes villes.

—Jamais Annie ne serait aussi heureuse, déclarait-il vivement, qu'ici, dans cette petite maison de garde-barrière ; les ponies qui picorent, les clématites aux croisées, les vignes vierges, au-dessus des portes, le décor forestier, jamais l'enfant ne les retrouverait plus, si, par malheur, la fantaisie lui prenait de monter quelque jour dans l'une de ces maisons roulantes, dont il avait usé toute sa vie à signaler la venue....

Annie ne s'était pas complu à ces seuls raisonnements, car, souvent, au crépuscule, il y avait un jeune mécanicien du réseau qui venait causer avec elle, par-dessus l'obstacle des petites fleurs de la haie.

III

Robert se trouvait alors en convalescence. Il avait, en effet, été blessé, quelques mois auparavant, dans une collision de trains. Mais, à cette heure, sa nature robuste, et le bon air du lieu y ajoutant, il avait repris déjà presque entièrement toute sa force primitive. Il parlait même de recommencer son service au plus tôt.

Annie admirait ce garçon courageux, si énergique dans ses paroles, ses idées, ses espoirs. Tous deux, grâce au voisinage de leurs demeures, aimaient à s'entretenir en commun de destinées pareilles. Pour Robert, Annie représentait tout l'avril, tout le printemps, la joie des choses, des êtres, de l'existence heureuse. Pour Annie également, Robert signifiait la force, le voyageur d'espérance, le protecteur robuste, l'ami.

Le jeune homme discourait de ses excursions, des gares fumantes, des villes brillantes où il avait stoppé, des tunnels sombres où des lanternes mornes indiquent les voies, des ponts de fer sur les fleuves. Et Annie l'écoutait toute fébrile et frémissante. Robert lui apparaissait alors transfiguré et noble, maître des forces de la vapeur, s'élevant, par son labeur, au-dessus de la monotonie de la vie rustique, franchissant les espaces, les plaines reliant entre elles les provinces, acquérant des connaissances, s'ornant l'esprit de visions multiples de paysages nombreux....

La jeunesse est aventureuse. Annie se trouvait cependant très tranquille et très aimée auprès de son vieux père, entre l'efflorescence des choses, les chants des midis, l'avril enchanteur, les paysannes amies, les bêtes affectueuses. Mais sa jeune âme était tourmentée d'imprévu. La parole persuasive de Robert ajoutait au charme de la tentation. Le jeune mécanicien était originaire de la Provence dorée, et sa conversation abondante débordait d'images. Annie en recueillait les moindres mots, ainsi que ceux de quelqu'un qui serait revenu d'un fabuleux pays.

IV

Depuis huit jours Robert avait repris son service. Alors le père Vincent s'inquiéta de l'insistance de la jeune fille à demeurer proche de la voie. Annie ne soignait plus aussi passionnément les violettes, les pensées, les roses du jardin ; elle ne venait plus, à présent, s'enquérir de la pousse des lilas, des jeunes arbres fleuris et vigoureux. Et, toute droite contre la butte, elle fixait ses yeux observateurs sur les signaux, attendait le bruit de l'avertisseur, se tourmentait des retards des trains. Ses regards perçants découvraient, au plus loin de l'horizon, la crête blanche des fumées, l'épaisse écume fluide de la vapeur jaillie.

Elle fermait alors rapidement la barrière, repoussait les petits gamins curieux loin du danger, et, frêle, et droite, dans son petit caraco d'indienne, sa jupe claire livrée au vent, elle attendait le passage de l'ami.

Robert, de son côté, du plus loin que la silhouette d'Annie lui était visible, se penchait au rebord de la machine. Ce n'était plus alors entre eux qu'une même pensée : celle d'un amour mutuel les animant au milieu des périls, des voyages, des provinces traversées, à travers le monde ! Un regard échangé expliquait cette pensée intime de leur être.

Annie, juste à l'instant du passage de la locomotive, se haussait sur la pointe des pieds et fixait ses limpides prunelles sur celles du jeune homme.

Robert demeurait admiratif et tout heureux.

Ce bonheur fugitif d'une entrevue qui durait quelques secondes à peine suffisait amplement à apaiser leur tristesse ; ce seul instant éclairait, pour eux, de sa joie les longues heures d'intervalle et de séparation.

Une fois, Robert vit tomber à ses pieds un mince bouquet de fleurs que la jeune fille, adroitement, lui envoya avec vitesse ; il se baissa pour le saisir, le prit entre ses mains, le baisa très longuement et le serra contre son cœur.

Et, depuis, à chaque passage du train qui portait Robert, il en fut ainsi.

Chaque fois le jeune homme emportait ce frêle présent de l'amour. La route alors lui était moins pénible, les gares moins fumeuses, les tunnels moins sombres, les plaines moins désertes.

Il respirait la petite gerbe liée.

Et il revoyait alors, en mémoire, la petite maison isolée du garde-barrière, le jardin aux feuilles naissantes, la cage en osier, les violettes ; la silhouette douce de la jeune fille.

Et il était heureux.

L'idée lui venait de comparer ce repos paisible, cette sécurité, à l'imprévu de sa vie vagabonde.

Serait-il donc perpétuellement le conducteur de trains sur les voies ferrées, risquant sa vie à tous les obstacles, alors qu'aux pentes de ce coteau, près du bois, le repos et l'affection l'attendaient ?

V

Au jour de Pâques, Robert se présenta chez le père Vincent, en habits propres des dimanches. Sa belle veste de velours brillait aux boutons d'or. Une énorme touffe de fleurs embarrassait ses mains. Des cloches lointaines sonnaient, au moment où il franchit le seuil.

Le garde-barrière dormait.

Annie chantait dans le jardin, en liant avec du chanvre les ceps de la vigne contre le mur.

Les oiseaux gazouillaient dans la petite cage. La grosse horloge balançait lentement ses poids. Un petit chat, roulé paisiblement contre les vitres, dormait sur l'appui de la croisée. Une senteur de laitage s'exhalait du buffet entr'ouvert. Tout, dans cette demeure, s'animait à la fois de senteurs de printemps.

Robert fut ému....

Et, quand le père Vincent, réveillé, le fixa en cherchant à se souvenir, le jeune homme, embarrassé, ne sut plus quelle contenance prendre.

Il se rassura, pourtant, avoua son amour pour Annie, leurs entretiens nombreux, leurs penchants sympathiques, leur joie à se voir.

Le vieillard devint pâle.

L'étranger redouté, le mauvais hôte qui viendrait lui arracher sa petite hirondelle d'affection, son enfant adorée, serait-ce donc ce Robert ?

Le père Vincent devina l'avenir isolé, la maison nue et sans fleurs, les oiseaux morts, la cage déserte, la huche sans le lait écumant, le morne silence du logis.

Et il demeura sans répondre, songeur et accablé....

A cet instant, Annie entra, et, avec elle, firent invasion les carillons joyeux des cloches, les infinis carillons des mille cloches d'alentour.

La fête de Pâques emplissait d'allégresse toute la campagne. Le rire de la jeune fille s'y mêlait, exquisement. Et son trouble fut extrême d'apercevoir Robert.

A l'aspect des fleurs, elle devina l'intention.

Et, comprenant la douleur du vieillard, elle se jeta alors à ses genoux, disant :

—Père, père chéri, je resterai toujours auprès de vous ! Je ne mentirai jamais dans les wagons roulants qui m'emporteraient ailleurs. Robert, seul ira. Pour moi, je l'attendrai ici. Et nous serons très heureux, à nous trois ! Notre jeune amour sera bon à votre vieillesse. Et c'est ensemble qu'aux saisons prochaines, aux avenirs incertains, nous irons cueillir de ces fleurs toutes semblables à celles que Robert vous apporte !....

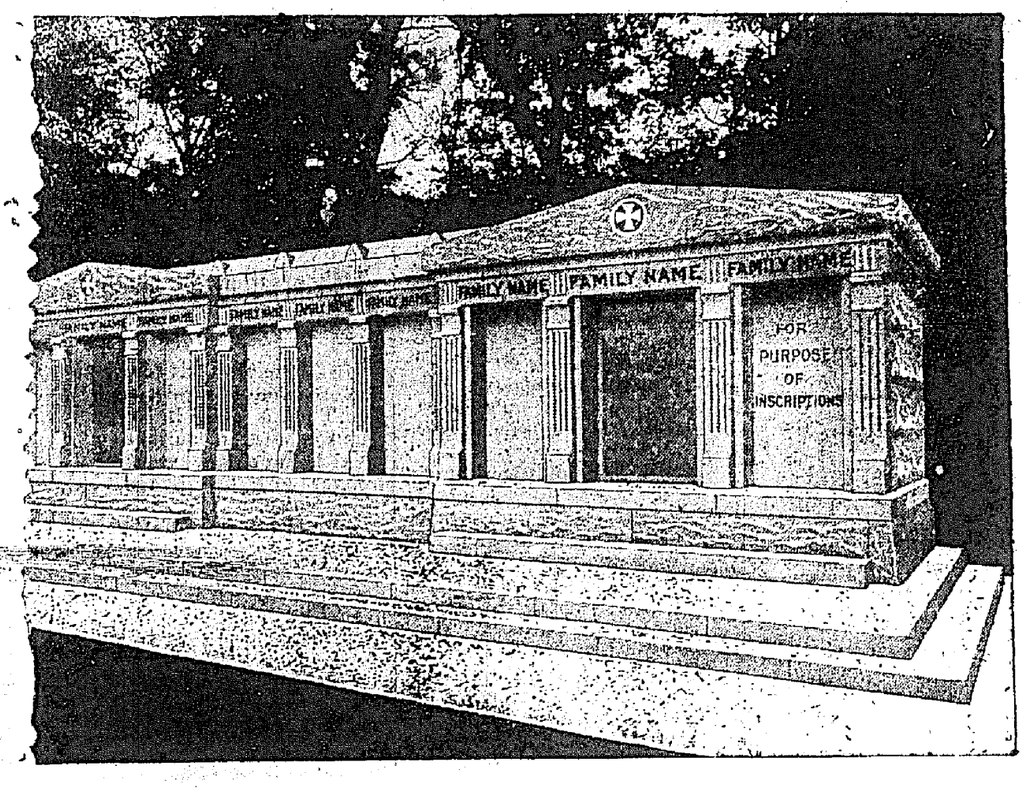
VI

La noce, promise à Pâques, eut lieu peu de temps après.

Et la petite maison du garde-barrière, proche du chemin de fer, semble toujours aussi tranquille et accueillante.

Le bonheur, cependant, y est plus complet qu'autrefois, quoique plus grave et plus silencieux. En effet, si un peu plus d'amour y éclate désormais, un peu de mort prochaine s'y annonce aussi en sourdine.

Et le même soleil qui éclaire les baisers de Robert et d'Annie réchauffe une dernière fois encore les vieux membres engourdis du garde-barrière.



A VENDRE—Les caveaux dont on voit ci-dessus la gravure. Ils sont en granit, au cimetière St-Louis No 3, Avenue de l'Esplanade. Il en est qui ont une contenance de 12 grands cercueils et d'autres de 6. Chacun est distinct des autres, et tous seront vendus séparément à des prix très réduits.

S'adresser à **CHAS. A. ORLEANS, No 319 Rue Carondelet** ou au Gardien.

DAY AND NIGHT SCHOOL

COLLEGE SOULÉ.

601 et 607 Rue St-Charles

En face de la Place Lafayette,

Soyez en état de remplir une position avant de la chercher.

Ecoles de commerce, de stenographie, et d'anglais de premier ordre, supérieure sous tous les rapports. Etudiants admis à n'importe quel moment. Une école du soir supérieure avec cours d'anglais de sténographie et d'affaires.

Venez et laissez-nous vous montrer les avantages de ces cours pour les garçons ambitieux et les jeunes gens et les femmes qui cherchent à obtenir de l'avancement. Taux d'enseignements raisonnables.

Votre enseignement gratuite si vous trouvez une autre école d'affaires dans la ville qui égale la notre en facilités modernes, cour pratiques et faculté expérimentée.

Notre département de Service Libre aide les gradués à trouver de l'emploi. La zténographie Isaac Pitman est la Première au Monde. Pas de fausses représentations pour nous faire patronner.

Les dames sont reçues dans tous les départements. Avancement rapide par instruction personnelle.

GEO. SOULÉ & SONS.

30sept—1 an—dim

CONSULAT DE FRANCE

Godchaux Building, 306-7

On recherche :

Louis Amynthe Decombe, natif de Montguyon, Charente Inférieure, venu en Louisiane vers 1860, âgé de 69 ans.

On recherche les héritiers de Jacques Sarrade, originaire de Vic Bigorre, Hautes Pyrénées, et décédé à la Nouvelle-Orléans il y a environ 35 ans.

On recherche Louis Charles Emile Gambon.

Service militaire.

Sont convoqués pour remise de pièces diverses, MM. :

James Berkelmans,
Emile Florent Camaille,
Gustave Julien Delabale,
Augustin François Frey,
Charles Georgel,
Jean Emile Proal,
Albert Porte,
Michel Pierre Sabot,
Dominique Siot-Cantou,
René Stephan.

oct—1905

E. J. LOUAPRE,

Fournitures pour Epiceries et Buvettes.

ARTICLES EN BOIS, OSIER, VERRE ET FERBLANC.

—Seul Agent des—

Balances Howe et des Porte-Balais Suspendus.

233 RUE DECATUR.

P. O. Box 1367—Nile-Orléans, Lne

Téléphone 2540—11.

31 mars—1 an—dim

STAFOLIFE FEED.

Notre Nourriture est le Soutient De Notre Vie Animal : : : : :

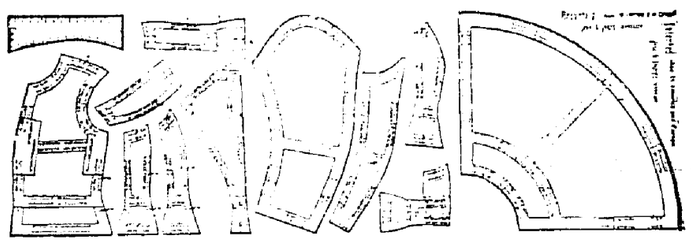
Manufacturé par

LAWRENCE & HAMILTON

603 Hennen Bld'g., Nile Orléans, Lne.

Phone, Main 2560.

7 avril—3m—dim jeu



Le conformateur Peyry

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nous avons l'honneur de vous annoncer qu'une branche de notre Académie Nationale de Paris, France, pour coupe de vêtements, est ouverte à la Nouvelle-Orléans, 2004 avenue St-Charles, sous la direction de Monsieur F. Guérin, le grand couturier de cette ville.

S'il est une institution dont la Nouvelle-Orléans ait besoin, c'est bien une Académie de Coupe de Vêtements pour hommes, femmes et enfants. Le grand succès que nous avons obtenu avec les académies établies dans les premières villes d'Europe et d'Amérique, nous fait espérer un égal succès à la Nouvelle-Orléans, attendu qu'un établissement de ce genre sera le seul en cette ville.

A l'avenir, ceux qui désireront étudier cet Art, si utile, indispensable même, ne seront plus forcés d'aller à l'étranger apprendre des coupes anciennes et surannées.

Le "Conformateur Peyry" est le système du vingtième siècle ; c'est ce qu'il faut aux tailleurs pour hommes et pour femmes, aux modistes en robes et aux dames qui désirent confectionner elles-mêmes leurs vêtements.

Cette invention rivalise avec la machine à coudre quant à son utilité ; et toutes les personnes qui s'intéressent à la coupe, à la confection et à l'élégance des vêtements des deux sexes, trouveront ce système scientifique d'une grande valeur pour le coupeur de peu d'expérience, et d'une grande utilité pour une personne expérimentée qui, ayant obtenu succès et renommée, désire pousser son savoir jusqu'à la perfection.

Le "Conformateur Peyry" est un système d'une grande précision appliqué à la coupe des vêtements, avec ou sans coutures. Il fonctionne de deux manières : s'ajuste aux mesures prises sur la personne et se conforme à toutes les courbes et lignes du corps ; s'ajuste aussi en le plaçant sur la personne même et prend les contours du corps horizontalement et verticalement. Breveté en 1899, et médaillé à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, il est donc universellement recommandé. Le système est expliqué par un livre illustré renfermant 1048 différents diagrammes et dessins. Les dames et les messieurs pourront à première vue en comprendre les secrets, et quelques explications et un peu de pratique les rendront maîtres de cet art de la coupe. Des diplômes seront donnés aux élèves qui suivront un cours complet.

Nous faisons une déduction de $15.00 à chacun des lecteurs du Journal l'ABEILLE qui se présenteront ou qui enverront par la poste un coupon de l'ABEILLE.

Les personnes ne pouvant se rendre à l'Académie apprendront le système par correspondance.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à l'inventeur, Jean B. Peyry, Post Office Box 570, ou en personne à l'Académie, 2004 avenue St-Charles, N. O. Lne.

Des représentants sont demandés pour l'Amérique et l'Europe.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 5 mai 1907.

QUI VIVE?

DRAME EN UN ACTE—EN PROSE

PAR

G. G. REMY DE PONGERARD

(*Suite.*)

L'Abbé d'Aubray, (à part.)—Gagnons du temps, détournons ses idées, comme on le fait quand on est poursuivi par un ours, en lui jetant ce qu'on a sous la main ! (Haussant les épaules.)—A-t-on jamais vu ? (Haut, sans répondre et passant au troisième tombeau, suivi par Gabriel de la Ferté, lui désignant le bas-relief.)—C'est Jacques de la Ferté frappé à mort, au moment où il plante l'oriflamme sur le rempart de Jérusalem délivrée, monsieur le capitaine !

Gabriel de la Ferté (à part)—La commode manière d'esquiver un réponse !... difficile, attends .... (Haut, d'un ton roque.) C'est plus héroïque, mais moins profitable que de planter des choux, monsieur l'abbé !

L'Abbé d'Aubray, (sans répondre, d'un ton pénétré.)—Il demanda avant d'expirer, que son corps fut ramené en France et inhumé en cette église, auprès de ses glorieux ancêtres, monsieur le capitaine !

Gabriel de la Ferté.—Très intéressant, monsieur l'abbé, mais aussi banal et usé, que les chemins de croix de la Légion d'Honneur !

L'Abbé d'Aubray, (involontairement, avec une fière naïveté, montrant sa décoration.)—Je l'ai, j'ose le dire, monsieur le capitaine, glorieusement gagnée à Magenta, en qualité d'aumônier militaire !

Gabriel de la Ferté, (familièrement en lui tapant sur l'épaule ; tout en passant au quatrième tombeau.)—Ce qui prouve, monsieur l'abbé, qu'à toutes les époques, les survivants ont profité des morts sans remords !

L'Abbé d'Aubray, (d'un ton dépité, en le suivant.)—Je ne vois pas quel rapport....

Gabriel de la Ferté, (même jeu, lui coupant la parole.)—Tant pis ! (Désignant le groupe équestre qui surmonte le quatrième tombeau.) Quelle est cette jeune fille, costumée en écuyer et qui maintient à grand peine le cheval fougueux de cette autre jeune fille qui, de son épée tendue, semble désigner l'ennemi, monsieur l'abbé ?

L'Abbé d'Aubray, (avec émotion,)—Celle qui est à cheval, c'est notre plus glorieuse incarnation patriotique et historique ! (Avec éclat.) C'est Jeanne d'Art !

Gabriel de la Ferté, (en trois tons différents.)—Ah !... ah !... ah !....

L'Abbé d'Aubray, (même jeu.)—Celle qui tient son cheval par la bride, c'est Pauline de la Ferté, qui suivit la pucelle au siège d'Orléans, où elle trouva une mort héroïque en combattant à son côté, monsieur le capitaine !

Gabriel de la Ferté, (d'un air candide.)—A droite ou à gauche, monsieur l'abbé ?

L'Abbé d'Aubray.—Vous avez l'air de rire, monsieur le capitaine ?

Gabriel de la Ferté, (éclatant de rire.)—Je n'ai pas l'air ! je ris à gorge déployée, monsieur l'abbé !

L'Abbé d'Aubray. (à part, douloureusement.)—*Tu rides ego pleo!* * (Haut.) Je n'en vois pas la raison, monsieur le capitaine !....

Gabriel de la Ferté, (J'admire l'idéale beauté de Pauline de la Ferté ! J'honore son héroïsme ! mais Jeanne d'Arc me laisse absolument froid, monsieur l'abbé !

L'Abbé d'Aubray.—Le grand Frédéric disait pourtant, paraît-il, monsieur le capitaine, qu'il fallait reconnaître et louer l'héroïsme patriotique chez ses pires ennemis même !

Gabriel de la Ferté, (froidement.)—Jeanne d'Arc, monsieur l'abbé, ne fut qu'un levier dont les généraux Français, réussirent à se servir avec succès ; par la bonne raison qu'on était à une époque où la stratégie et la tactique sommeillaient dans le tombeau des Grecs et des Romains : et, qu'alors, le sort des combats, des batailles dépendait du nombre, de la force physique, de l'héroïsme, de la bravoure et du tenace courage !

L'Abbé d'Aubray.—Je....

Gabriel de la Ferté, (lui coupant la parole, d'un ton protecteur.)—Voyons, monsieur l'abbé, malgré les circonstances difficiles où vous vous trouvez, si une Jeanne d'Arc se présentait, tout en l'admirant, en la louant, vous lui feriez comprendre que de pareilles merveilles ne sont plus possibles ; et, après l'avoir paternellement amenée à des senti-

* Tu ris et je pleure.

---

toute sa tendresse féminine !

Cette petite demoiselle, réellement pure, et si jolie, si intelligente, pouvait si bien engluer Francis, puisqu'il avait la naïveté de l'aimer, qu'il leur aurait échappé des années,.... et des années !.... Mais pas la petite aventurière qu'elle allait devenir, sous l'impulsion d'une matrone aussi avisée ! Et Francis avait l'âme bien trop haute pour ne pas se reprendre avec un immense dégoût.

Ne s'était-il pas repris déjà, du reste, avant même, si elle en croyait son ancienne femme de chambre, que la perte de cette petite Frinette fût consommée ? Et elle jouissait de sa souffrance comme de la crise finale qui allait le libérer.

En effet, vers la fin de la journée, il semblait qu'un léger calme se fût produit chez Francis. C'est qu'il s'était rendu compte qu'il était le point de mire de tous les yeux, qu'il se donnait en spectacle ; et il en avait eu honte, à cause de toutes ces jeunes filles, ces jeunes garçons qui étaient là, qui devaient s'efforcer de savoir ce qui leur avait changé leur beau, leur aimable Francis.... Son secret n'était-il pas connu de tous ? Etait-ce l'exemple, lui qui se voulait irréprochable, qu'il devait à de jeunes parents ?

La marquise put dire à Fanny, avec déjà l'accent du triomphe :

—Tu vois ! Déjà le tonnerre ne gronde plus, la foudre est tombée.... un peu de vent, un peu de pluie encore.... et ton sourire va lui refaire du ciel bleu .... Surtout, mon enfant, que pas une parole de toi, pas même un regard ne le heurtent.... Jamais tu n'as eu meilleure occasion de le conquérir, et bien définitivement, par la plus puissante de toutes les puissances, que les femmes négligent si souvent et dont sa mère t'a toujours donné l'exemple : la douceur !

—Oh ! maman, répondit Fanny, donnant bien là toute la mesure de l'amour sincère que lui avait inspiré Francis ; si je savais comment le rendre un peu moins malheureux..... puisque je comprends bien qu'il a tant de chagrin !....

L'occasion lui était offerte, presque aussitôt ; car, à ce moment, Francis était en train de répondre à une proposition de Stéphane :

—Mais oui, mon petit.... par cette belle fin de journée, ce sera délicieux de faire une bonne chevauchée sous les arbres....

Timide, presque suppliante, Fanny se glissa près d'eux, en disant :

—M'emmène-t-on ?

—Eh ! cousine, répondit Francis, fort affectueusement, n'êtes-vous pas la plus délicieuse personnification de cette forêt ?

—Le temps que vous commandiez les chevaux ! dit-elle, et je suis à vous.

Mais toute la petite bande avait entendu ce projet improvisé de promenade à cheval ; et, quand ils partirent, ils étaient une vingtaine, faisant escorte à Francis.

L'orgueilleuse Fanny eut un instant de dépit ; car Francis paraissait enchanté d'avoir toute cette jeunesse autour de lui, parmi laquelle c'était à qui lui demanderait un conseil, une opinion : tous lui faisaient si naïvement la cour !

Cependant, quand on fut assez avancé dans la forêt, Francis s'ennuya-t-il de ce babillage ?... quelque troublante image vint-elle l'assaillir tout à coup ?.... Il rendit la main à son pur-sang, que cela agaçait peut-être d'être maintenu avec les petites montures, avec les poneys ; et il partit à fond de train.

Comme, en passant près de Fanny, il la regarda gentiment, elle crut qu'il l'appelait et essaya de le rejoindre. Son pur-sang à elle ne battait-il pas, à chaque instant, le pur sang de Francis ?

Mais c'était sans doute que Francis avait voulu jusqu'ici lui montrer de la galanterie ; car, à chaque seconde, il prenait une avance sur elle.... et il courait, il courait follement....

A continuer.